

Follereau sont moins adroites, l'auteur doit être bien jeune, il se sent encore de lectures de Lamartine et de Musset. **Un doigt sur les lèvres**, M. Raymond Carette nous chuchote les secrets de son amour et de sa foi, et son balbutiement un peu timide et puéril est empreint souvent d'une grâce lente qui ne va pas sans mérite. Les courtes pièces si peu nombreuses qu'a laissées Marcel Houin, tué très jeune sur les lignes, aspiraient à **Renaitre** ! Les soins pieux d'une sœur permettent qu'on en connaisse la force déjà virile, les élans qui s'assagissaient. Poèmes d'amour tendre, ces **Feuilles séchées** font honneur au sentiment et au talent de M.J.-L. Carlos ; vers sensitifs, émus, mais sans grande nouveauté.

De ce « poème congolais », **Bouma N'zia, petite fille noire**, il n'y a pas grand'chose à retenir, sinon les derniers vers, mélancoliques et pensifs, et le souvenir ému que donne M. André Corbier à ses amours coloniales. Le rythme est lâche et trop coulant, rien de bien pittoresque ou de saillant n'en relève la nonchalance.

Que chaque année on brûle des roses en son honneur, la prêtresse de Thessalonique surgira en la mémoire des hommes pieux et reconnaissants grâce à l'incantation funéraire de M. Maurice Brillant. **Musique sacrée, Musique profane**, nul, avec autant de discrétion savante, avec un tact aussi sensible d'érudit n'en suscite le déroulement mélodique et précieux. Les rites de cultes persistants dans le mystère hantent sa mémoire, et son émois s'éveille quand ses doigts préludent sur le clavier, de telle image de la *Petrouchka* d'Igor Stravinsky au son épars des cloches pieuses sur la vallée. C'est peut-être, dans ce recueil, à la *Rhapsodie Mystique*, où revit l'âme en extase brûlante du saint Juan de Yepes, que s'adresse ma particulière dilection. M. Maurice Brillant met fort bien, dans ses vers mouvants et aisés, en valeur, « la couleur » de cette musique qui suffit à caractériser la poésie », et, mieux que beaucoup d'autres, il entend que « la musique évocatrice et mystérieuse des mots constitue le principal moyen d'expression » de la poésie, et « lui appartient en propre ». Je crois qu'aucun secret de l'art poétique ne lui est caché et qu'il a scruté tous les moyens de son métier. Comme il est très lettré, il réussit à merveille selon son dessein. On pourrait regretter qu'il se satisfasse de réaliser une œuvre uniquement issue du ca-

price de son cerveau, sans que la passion, une souffrance, un élan intime de l'âme ou du cœur n'en influence l'invention. Peut-être dissimule-t-il sentiments et sensations par excès de discrétion et de pudeur ?

Les éditions de poètes de la Maison Garnier, outre qu'elles se présentent sous un aspect clair et séduisant, ont ceci pour elles qu'on est sûr d'avance que l'on y trouvera un respect et une connaissance de la langue française et un sincère amour de la poésie lyrique. Les auteurs en montrent, c'est évident, des qualités parfois contestables, mais, du moins, ce sont des auteurs envers qui le critique et l'amateur seront toujours pris de sympathie, même si l'on peut regretter souvent qu'ils ne se livrent pas à l'aventure périlleuse, aux chances amères de la découverte.

Pas plus que M. Brillant, M. Maurice Levailant ne prétend à étonner (ce dont je le loue), ni à innover. Mais l'accent **Des vers d'amour** dont il nous offre le régal n'en est pas moins tout à fait délicieux. Dira-t-on, après avoir lu son *Prologue*, qu'il a fait son éducation de chanteur et de métricien dans les *Contemplations* ? C'est possible, et l'on peut plus mal choisir. Ce qui reconforte, c'est la sûreté délicate et élégante du rythme, du discours, des sentiments, des images. M. Levailant ne déteste pas faire montre de virtuosité, et, ma foi ! les eaux-fortes et *Gravures de modes*, comme il dit, présentent un tableau charmant des mœurs de 1787 à 1903 et même 1919. Les autres séries, *Le Collier des mois*, *l'Ombre ardente*, *Le Cœur et les Saisons*, se composent de poèmes très pleinement sonores, doux et tendres, non sans mélancolie ni sans grâce langoureuse. Parfois les traverse un frisson épeuré de doute ou de détresse amoureuse, mais l'amour de la Nature et de la Vie ramène toujours à plus de sérénité et d'acceptation le cœur de ce beau poète. Il porte en plus en lui la religion des maîtres de tout art, et avec Hugo, Lamartine, Musset, Verlaine, — Chateaubriand qu'il révère d'un culte qui l'honore — et Virgile même conseillent ses rythmes et les soutiennent.

**L'If et les Constellations**, poèmes par M. Roger Gaillard. N' imagine-t-on pas, au seul énoncé de ce titre, une couverture illustrée à grand effet, et ce contraste de la masse sombre de l'arbre offusquant la clarté merveilleuse des étoiles ? Non : la couverture du livre de M. Roger Gaillard s'orne discrètement de ce